

## CHAPITRE SIXIÈME.

Alexis, adjoint du capitaine Joubert,  
Il fait la guerre.

A Saint-Louis. — Alexis, adjoint du capitaine. — L'ennemi Katélé. — A Mpala. — Mort de son chien Stipp. — Une expédition en détresse. — Revanche à prendre contre les chasseurs d'esclaves. — Danse guerrière. — Sikalindé a peur et se sauve. — Campagne contre Kipoka. — Bataille et victoire: Kipoka est tué. — Réquisitions de chèvres. — Genre de vie à Mirumbi. — Le P. Van Oost. — 1<sup>er</sup> janvier 1892. — Fondation d'Albertville. — Gâteau des Rois. — Nouvelles de Namur. — Échec grave des Allemands. — Succès de Jacques. — Genre de vie africaine. — Dernière lettre. — Fin du *journal* d'Alexis Vriethoff.

LETTRE XI<sup>e</sup> (suite).

*Saint-Louis de Mirumbi.*

*Samedi, 24 octobre.* — J'ENTRE donc en fonctions et je commence par remplir l'office de médecin; la caravane du lieutenant Long, qui doit arriver, vient avec trois médecins; le capitaine tâchera d'en retenir un.

*Dimanche, 25 octobre.* — Le capitaine Joubert avait pour voisin un ennemi nommé Katélé, agent des Arabes, qui avait été battu par lui il y a environ un an et demi. Katélé s'était installé à quatre lieues de chez le capitaine et était en train de se construire un boma, ou maison fortifiée. Le capitaine attendait que l'expédition Stairs fût partie pour aller le déloger malgré sa bonne installation; comme l'eau est assez éloignée du boma, il fallait tout simplement lui couper l'eau et l'affaire était faite. Mais voilà qu'aujourd'hui nous apprenons que Katélé a abandonné son village et est parti avec tous ses gens. Plusieurs hommes du capitaine demandent à s'installer chez Katélé: permission leur est accordée. Katélé a quitté son village par crainte d'une attaque; la famine l'accablait, et s'il a tant tardé à fuir, c'est qu'il attendait du renfort. On a trouvé là des champs tout préparés pour la culture.

*Jeudi, 29 octobre.* — Le commandant Jacques arrive à 5 h. du soir, amenant une partie des charges destinées au capitaine Joubert.

*Vendredi, 30 octobre.* — Le Père Van Oost, de la mission de Mpala, arrive ce matin; il vient pour dire la messe dimanche. Mon chien Stipp devient aveugle; je crains pour ses jours, car il refuse de manger.

*Dimanche, 1<sup>er</sup> novembre.* Toussaint. — Grâce au P. Van Oost, un belge, nous passons ce beau jour de fête dans les exercices de piété. Le soir, nos parents morts ne sont pas oubliés, et la fête nous donne occasion de penser à tous nos chers absents. Que Dieu veuille nous réunir tous au ciel après cette vie !

*Lundi, 2 novembre.* — Le Père Van Oost m'invite à retourner avec lui à Mpala. J'accepte avec joie, désireux que je suis de voir Mpala et le Père supérieur. Nous devons descendre au Mtoto et de là aller à pied à Mpala, car nous devons aller sur une montagne appelée les Hawas, voir s'il y a de ces grands arbres propres à faire des barques d'une seule pièce: les indigènes les creusent et n'ont pour cela qu'une petite hache.

Nous partons donc en pirogue à 3 h.  $\frac{1}{2}$  de l'après-midi. A 5 h.  $\frac{1}{2}$ , nous arrivons en face d'un petit village nommé Chanza, établi au bord du lac. Nous devons dormir dans la petite baie « Mtoto », car le lac devient mauvais et nous ne pourrions avancer avec notre petite barque. — Arrivés sur la plage, on prépare le dîner qui paraît excellent et qui l'est en effet; ensuite on s'installe sur le sable pour y dormir. A minuit, le Père Pruvot, de Mpala, arrive dans notre baie. Il change de résidence et se rend à Karéma.

*Mardi, 3 novembre.* — Hier, nous avons trouvé au Mtoto une barque venant de Karéma et conduisant à Mpala des charges du capitaine Jacques. — Comme le lac n'est pas encore calme ce matin, nous laissons notre pirogue à la baie et prenons la grande barque. Si nous ne pouvons stopper aux Hawas, nous continuerons notre route vers Mpala. C'est ce qui a lieu. Partis de

Mtoto à 5 h. du matin, le vent devient violent à 6 h. et un orage éclate accompagné d'une pluie abondante. De temps en temps on peut hisser la voile, lorsqu'il y a un bon vent, et alors on avance vite. Il est heureux que nous ne soyons pas descendus aux Hawas, car la pluie, plus qu'abondante que nous avons essuyée, nous aurait empêchés de gravir la montagne. En temps de pluie, les sentiers deviennent de véritables torrents.

Enfin, à 1 heure après midi, nous débarquons avec peine à Mpala. Le Père Guillemé, supérieur de la mission, vient me recevoir sur la plage, accompagné d'une nombreuse bande de gamins sautant et dansant dans l'eau. Le lac est magnifique, et on le regarde en l'admirant. Il paraît qu'à la mission de Kibanga, il y a un Frère nommé Étienne Capelle, fils d'un entrepreneur des environs de Namur. Le capitaine Jacques, qui est en ce moment chez le capitaine Joubert, retourne aujourd'hui à Karéma.

*Mercredi, 4 novembre.* — On construit à Mpala une nouvelle habitation de genre européen, avec pierres et briques cuites au four ; les places sont dallées en briques et blanchies à la chaux. Beaucoup de villages se sont établis autour de la mission, qui les protège, et tous ces noirs cultivent et défrichent pour avoir de quoi se nourrir.

*Jeudi, 5 novembre, et jours suivants.* — Je les ai passés à visiter les environs de Mpala et les bords de la rivière Lufuku, se jetant dans le lac à deux pas de la mission. J'ai essayé de chasser des hippopotames qui se montrent continuellement près de la mission ; mais lorsqu'on arrive près de l'endroit, plus rien !

On attend de jour en jour le Père Coulbois, de la mission de Kibanga, qui retourne en Europe pour motif de santé. J'en profiterai pour lui remettre une lettre.

*Mercredi, 11 novembre.* — Je profite du départ du bateau le *Lufugu* pour Karéma, pour retourner chez le capitaine. Je quitte Mpala à 6 h. du soir. J'ai acheté un petit chien, car je crains de trouver Stipp décédé. A

minuit éclate un violent orage qui nous force de coucher dans la baie de Mtoto. Les rameurs dressent une grande tente sur la plage et me font descendre du bateau, qui est rudement secoué. Toute la nuit, il a plu à torrents, ce qui ne m'a pas empêché de faire un bon somme.

*Jeudi, 12 novembre.* — Départ à 6 h. du matin et arrivée à Saint-Louis à 10 heures. Le capitaine m'apprend la mort de Stipp, survenue la veille; je regrette de le perdre maintenant, après avoir pu le conserver pendant tout le voyage.

Le capitaine Joubert m'apprend aussi qu'il est en guerre. Le 9 novembre, il a envoyé son *niampara* Pondera avec 80 fusils chez Sikalindé pour lui réclamer ses fusils: ils doivent se battre aujourd'hui. Sikalindé habite à 3 jours du lac.

*Vendredi, 13 novembre.* — Nous recevons aujourd'hui les premières nouvelles de l'expédition: elles sont mauvaises.

On dit que le *niampara* du capitaine, nommé **Pondera**, est mort, que le porte-drapeau est blessé à la tête d'une flèche et que dix hommes sont tués. On aurait aussi perdu 8 fusils. Le capitaine envoie du renfort et dépêche à Mpala d'envoyer du monde. Le capitaine envoie encore 22 hommes porteurs de fusils: je demande à partir avec eux pour prendre une revanche, mais il me dit d'attendre.

Depuis plusieurs jours, nous attendons Renier et Docquier, qui doivent venir par deux bateaux avec une partie des soldats et ensuite continuer leur route à pied vers Mpala. La nuit dernière, nous recevons un billet de Renier nous disant qu'il arrivera demain. Il vient à pied, car son bateau a été jeté sur la côte à 3 jours de marche de Saint-Louis de Mirumbi. A 3 h. après midi, Renier arrive avec ses soldats; il croyait retrouver Docquier ici; mais, de celui-ci, pas de nouvelles.

*Samedi, 14 novembre.* — Pas encore de nouvelles de Docquier. — Nous apprenons que Pondera n'est pas tué. Bravo! — A 3 h., nous recevons un billet de Docquier,



Rencontre du capitaine Joubert avec Jacques et ses  
compagnons : Renier, Docquier et Vrithoff, sur le  
Tanganika.



nous apprenant qu'il sera ici pour le soir. A 5 h.  $\frac{1}{2}$ , on signale son arrivée, et je me porte à sa rencontre. Il dit avoir débarqué plus loin que Renier.

*Dimanche, 15 novembre.* — Après les offices religieux, la journée s'est passée avec les camarades. Comme c'est aujourd'hui la fête du Roi Léopold, nous l'avons fêté dignement en buvant le vin du commandant et en prenant quelques verres de vieux Hasselt.

On attend le commandant pour un de ces jours. Le capitaine a envoyé chercher son niampara Pondera pour avoir des détails. Il arrivera probablement la nuit.

*Lundi, 16 novembre.* — Pondera arrive le matin ; il dit qu'il serait facile de prendre la revanche, et cette revanche, on la prendra. J'ai encore insisté auprès du capitaine pour qu'il me dise d'accompagner les soldats, il m'a alors permis de faire ce que je voulais.

Je partirai donc demain matin avec plusieurs soldats, et des hommes pour mes bagages ; j'irai rejoindre le reste de la troupe, réclamer les fusils à Sikalindé et au besoin l'attaquer. — Renier et Docquier sont partis ce matin pour Mpala.

*Mardi, 17 novembre.* — Je pars donc le matin vers 7 h.  $\frac{1}{2}$ , et à 9 h. je m'arrête dans un petit village à cause d'un orage qui éclate au-dessus de nos têtes. La foudre tombe plusieurs fois à nos côtés, et à un moment donné, je me crois atteint : j'ai senti une secousse d'une tempe à l'autre. Le chef du village m'offre du pombé, et j'en donne aux Askaris. Je me remets en route à 11 h.  $\frac{1}{2}$ , et à 2 h. j'arrive chez Kipili, où je couche.

Dans la soirée, je reçois une lettre du capitaine Joubert me disant que Kipokā, chasseur d'esclaves, se trouve dans les environs ; il m'envoie un supplément de munitions pour les hommes. Kipoka a brûlé plusieurs villages à Kilambo et attaqué Mkali, qui l'a repoussé, paraît-il. Je fais dire à Loukongwé, niampara de Mpala, de venir nous rejoindre demain matin, dans un petit village situé à quelques lieues de Kipili. Après quoi, je me retire dans ma tente pour dormir.

*Mercredi, 18 novembre.* — Nous voilà en route à 7 h., accompagnés de quelques fusils et de porteurs de lances, qui se sont joints à nous. Après avoir parcouru une vallée sur les bords d'un ruisseau, nous arrivons à 9 h. dans un petit village de construction récente et à peine achevé: il ne porte pas même de nom.

Il était temps d'arriver, car un orage éclate et il pleut à torrents. C'est ici que Loukongwé doit me rejoindre, ainsi que les soldats du capitaine Joubert, partis il y a quelques jours. Loukongwé est envoyé de Mpala.

A 10 h. celui-ci arrive, et je trouve Joseph, un enfant de la mission de Mpala, comme interprète. Après la pluie, qui se termine à 11 h., on se remet en route et après avoir parcouru un pays désert, on arrive à 3 h. après midi, à Msoni, village abandonné et entouré d'une forte enceinte en bois. Nous resterons campés ici demain pour permettre aux hommes de se reposer.

Nous sommes à proximité de chez Mkali, chef d'un village que Kipoka a voulu attaquer. Je fais mes efforts pour que Mkali me donne quelques hommes armés de fusils pour aller battre après demain Sikalindé et, à cette fin, je lui fais dire de venir au camp. Mes envoyés rentrent le lendemain matin avec des chèvres que Mkali donne, et disent que celui-ci prétend ne pas avoir le temps de venir chez nous, parce qu'il est occupé à ses cultures. En un mot, il ne veut pas nous aider. — Les gens de Kabengué nous accompagnent.

*Jeudi, 19 novembre.* — **La guerre.** — Les Askaris ont dansé et joué du tambour toute la journée, et cela afin de se délier les jambes pour le combat de demain ; tous paraissent bien décidés à se battre ; du reste, je saurai les y contraindre et j'ai menacé de mon revolver tous ceux qui voudraient fuir. Ils sont encouragés, maintenant que je les accompagne, car ils étaient abattus depuis l'échec de l'autre jour.

L'après-midi, deux musiciens du village de Mégabé donnent un concert et exécutent une danse en mon honneur : je les remercie en leur donnant un morceau d'étoffe d'une valeur de 5 fr. A la soirée, on rassemble tous les

hommes pour compter le nombre de fusils; j'ai 134 guerriers, plus une centaine de sauvages armés de lances et de flèches.

Nous voyant assez forts, je décide d'aller attaquer demain Sikalindé et, après lui, Kipoka. Très tard dans la soirée, Mkali m'envoie encore une chèvre et fait dire qu'il nous suivra avec des hommes, mais je ne crois pas à sa parole, car le matin il avait dit qu'il défendrait Sikalindé et que, du reste, il n'était pas encore l'homme du capitaine Joubert, puisqu'il n'avait pas encore fait sa soumission.

Ce n'est rien: il la fera, et en retournant, nous passerons chez lui et nous le punirons.

*Vendredi, 20 novembre.* — **Marche contre Sikalindé.** A 6 h. du matin, on quitte Msoni. A 10 h.  $\frac{1}{2}$ , on arrive auprès du village de Sikalindé. On ne voit que quelques indigènes se sauvant dans la montagne. Cependant on nous crie que nous serons tous tués aujourd'hui; je réponds: cela n'est pas certain!

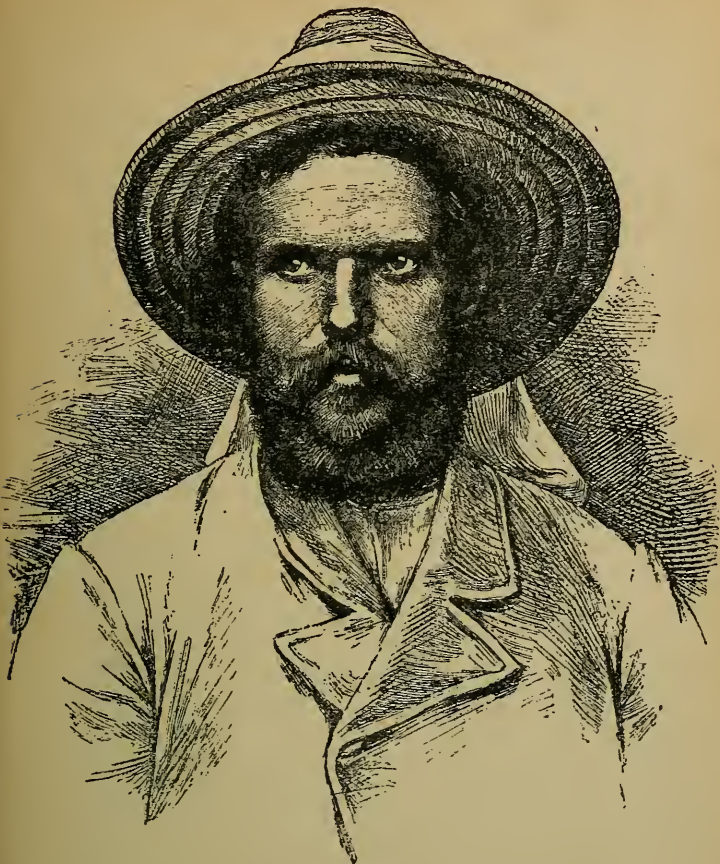
Le village à attaquer se trouve sur une montagne, et pour y parvenir, il faut gravir longtemps.

Pour qu'on ne soit pas surpris, je fais former trois groupes marchant séparément, et tous à la file. Les trois groupes se mettent en route, distancés l'un de l'autre de 150 mètres environ. Je me tiens dans le groupe du milieu, en me faisant précéder des réserves, des munitions et de mes bagages. A 11 h. nous nous installons chez Sikalindé, qui s'est sauvé avec ses gens dans les montagnes.

Victoire trop facile, car on n'a encore tiré aucun coup de fusil. On nous crie de loin que Kipoka doit arriver pour défendre Sikalindé, et que celui-ci refuse de se battre (pour une bonne raison, il sait bien ce qui lui arrivera); nous attendons Kipoka de pied ferme, et, s'il ne vient pas, j'irai le trouver dans son village, à quelques jours de marche d'ici.

Donc en l'attendant, je fais préparer mon déjeuner, qui me paraît excellent: un bon morceau de viande avec du manioc et des patates, du pain et de l'eau en quan-





LE CAPITAINE JOUBERT,  
Chef des forces antiesclavagistes à Baudouinville, sur le  
Tanganika.

(Gravure extraite du *Mouvement antiesclavagiste*.)

tité, car dans ce pays de montagnes, on trouve des ruisseaux toutes les cinq minutes. L'eau est très limpide; bonne affaire pour moi, qui ai toujours soif. Là-dessus, une bonne pipe pour faciliter la digestion. Il fait très chaud aujourd'hui.

On a trouvé ici un gamin abandonné au village et un petit chien. On tue le chien, et je donne l'enfant aux sauvages qui nous accompagnent.

A 2 h., Kipoka n'est pas encore arrivé; la rencontre aura probablement lieu demain. Nous quittons le village et nous nous dirigeons vers Kifukula en suivant la vallée. Nous y arrivons à 5 h. Le village de Kifukula est abandonné, bien que le nom du chef signifie « celui qui est le plus fort entre tous ».

*Samedi, 21 novembre.* — Départ à 6 h.  $\frac{1}{2}$  du matin. Nous parcourons la montagne jusque 9 h.  $\frac{1}{2}$ . Ensuite, nous nous installons dans un village bien fortifié, véritable boma, où nous passerons la nuit.

Dans chaque village, on me réserve la hutte du chef où se trouve un petit lit en bois; j'étale une natte et, dans la crainte d'une surprise, je me couche tout habillé en m'enveloppant de ma couverture.

*Dimanche, 22 novembre.* — **Combats contre Kipoka.** Je décide de quitter le village aujourd'hui. Comme le capitaine me disait dans sa lettre qu'il m'envoyait des munitions, dans la crainte que je rencontrasse Kipoka chez Mkali; comme Kipoka a déjà attaqué des gens du capitaine dans le Marungu et que c'est un esclavagiste, je donne l'ordre d'aller l'attaquer chez lui.

Mais voilà qu'à 7 h.  $\frac{1}{2}$ , pendant que nous parcourons un vallon, nous apercevons sur le versant de droite, le drapeau de Kipoka, qui a pris les couleurs arabes, rouge et blanc. Ce drapeau est entouré d'une trentaine de soldats qui viennent nous « faire la guerre », comme on dit dans le pays. J'envoie une poignée d'hommes, qui les mettent en fuite sans tirer un seul coup de fusil. Nous continuons notre route à travers les montagnes (car dans ce pays, ce ne sont que de hautes montagnes alternant avec de magnifiques plaines et des plateaux sans arbres).

A midi, nous nous installons au village de Jamsinga pour passer la nuit; ce village est encore entouré de montagnes.

Notre campement n'est pas éloigné du village de *Kitendoué* (1), un grand chef aussi.

J'ai demandé plusieurs femmes du village, et je les occupe à piler du maïs. J'envoie cinq Askaris chez *Kitendoué* pour lui faire réclamer à *Sikalindé* les fusils du capitaine, mais il refuse, car il craint *Kipoka*. Il a promis de venir demain au camp de Jamsinga, où nous resterons pour faire des vivres avant d'aller chez *Kipoka*, attendu que celui-ci souffre de la famine.

*Lundi, 23 novembre.* — A 1 h. de l'après midi, sans être avertis, nous essayons une attaque de *Kipoka*.

L'avant-garde, portant le drapeau arabe : rouge et blanc, n'est plus qu'à quelques centaines de mètres du village. Je m'équipe aussitôt et je lance les Askaris sur les assaillants. Après quelques coups de feu, tirés de part et d'autre, les gens de *Kipoka* se sauvent, toujours poursuivis par mes hommes. J'aurais pu tirer sur le porte-drapeau, mais je craignais de toucher un des miens qui se trouvait derrière lui. Les hommes lancés à la poursuite rentrent vers 3 ou 4 h., me disant que *Kipoka* se trouvait lui-même au-dessus de la montagne avec nombre de soldats et qu'il avait aussi pris la fuite.

Voilà donc déjà deux fois qu'il est repoussé, et je ne doute pas du tout de pouvoir le battre définitivement chez lui. Le soir, *Kitendoué* m'offre d'être l'homme du capitaine ; il nous envoie deux chèvres et me présente même des soldats pour combattre *Kipoka* ; je n'ai nullement confiance dans ces hommes, et les *niamparas* étant du même avis, je les refuse, tout en acceptant les chèvres. On me dit que *Mkali* est l'allié de *Kipoka*.

*Mardi, 24 novembre.* A 6 h. 1/2 du matin, on allait quitter le camp, lorsque *Kitendoué*, qui certainement craint notre voisinage, envoie encore trois chèvres. On se met en marche à 7 h. 1/2 ; encore des montagnes, toujours

1. Rappelons qu'en Afrique on donne généralement aux localités le nom du chef indigène qui y commande.

des montagnes. Pour ne pas nous embarrasser des cinq chèvres, je les envoie chez Tumbika, afin de les reprendre en retournant chez le capitaine, mais voilà qu'une heure après nous apprenons qu'elles ont été prises par Mkali. Les niamparas veulent qu'on se rende chez lui, mais je trouve que pour le moment, il vaut mieux attaquer Kipoka; plus tard nous pourrions aller dire bonjour à Mkali.

Nous continuons notre route. A 9 h.  $\frac{1}{4}$  nous rencontrons un village que Kipoka venait de construire pour se rapprocher du lac; on trouve là quelques poules: je m'en paie une pour dîner. A 1 h. nous nous installons dans un village situé sur le versant d'une montagne, à quatre kilomètres du village qu'habite Kipoka, qu'on attaquera demain.

Tout va bien jusque la nuit; mais on voit circuler sur les montagnes des bandes de Kipoka. A minuit, on tire deux coups de feu sur nos soldats qui couchent en plein air. Aussitôt je me lève et saisis mon fusil, prêt à casser la tête au premier ennemi que je rencontre. Mes Askaris entrent dans ma hutte, m'empêchant de sortir, mais j'ai voulu aller voir ce qui se passait. C'est encore Kipoka qui nous attaque, et quelqu'un nous crie que celui-ci nous attend. C'est très bien. Demain nous irons le trouver, et il me faut sa tête.

J'envoie des patrouilles dans les environs du village pour prévenir une nouvelle attaque, et on veille jusqu'au matin. Pour moi, je me recouche tout équipé, mais toutefois sans dormir.

*Mercredi, 25 novembre. — Bataille et victoire.* C'est donc aujourd'hui le *grand jour*, où je vais au feu pour de bon.

En route à 6 h., nous apercevons à 7 h., après avoir gravi une rude pente, des gens de Kipoka qui nous provoquent; ils prennent la fuite, après que, sorti des rangs, je leur ai tiré un coup de fusil pour rire. Ils n'aiment pas de voir un Européen leur faire la guerre; ils en ont la venette d'avance.

Nous voilà donc devant le village de Kipoka, barricadé

et pavoisé à foison de nombreux drapeaux, les uns rouges et blancs, les autres tout blancs. On voit que Kipoka se dispose à la résistance. On attaque vivement, et après une demi-heure de vive fusillade, je pénètre à l'intérieur, où la mêlée devient générale.

J'en ai entendu siffler des balles ! certainement on tirait sur moi. Dans ce pays, *on tire toujours sur les chefs*, car l'on sait que lorsqu'ils sont atteints, les soldats fichent le camp. Je me trouvais avec Lakongwé, Pondera et l'interprète sur une petite hauteur dominant le village, et là, nous faisons le feu à 200 mètres environ. Je vis une dizaine de soldats défendant la porte d'entrée, lesquels, après avoir tiré à bout portant sur mes hommes, se retireraient pour recharger leurs armes, toutes à baguette, dans des tranchées pratiquées à l'entrée. De la sorte, ils pouvaient se soustraire aux coups de fusils tirés par mes hommes qui étaient aux portes ; mais à nos coups de fusils, tirés de haut et du dedans, ils ne purent se soustraire et furent exterminés.

Au village, nous trouvons beaucoup de chèvres, 4 barils de poudre, des fusils et deux pointes d'ivoire, ainsi que beaucoup d'étoffes. Je me suis payé 2 chèvres et 3 bracelets en ivoire, bracelets que je conserve pour mes sœurs.

La poudre, les fusils et l'ivoire reviennent au capitaine Joubert, tandis que les chèvres et les étoffes reviennent aux Askaris. Kipoka croyait bien pouvoir nous battre, puisqu'il a laissé tous ces objets chez lui : ordinairement, on cache tout cela dans les environs.

**Kipoka est tué.** — Enfin une vingtaine d'Askaris qui avaient poursuivi les vaincus m'apportent *la tête de Kipoka*, en disant qu'il était tombé, blessé à la jambe par un de mes hommes de Saint-Louis. Je félicite celui qui a fait ce coup de maître. Tout le monde est joyeux ; ce ne sont que des cris, des danses, des chants de triomphe. Nous avons encore un butin de 10 fusils, y compris celui de Kipoka.

Décidément, j'ai de la veine d'avoir pu faire tuer le chef.

Voilà donc une belle pierre hors du chemin *et un es-*



*clavagiste de moins.* — Comme le capitaine Joubert sera content en apprenant cette victoire ! aujourd'hui ses gens sont vengés de leur échec de l'autre jour, car il paraît que c'est Kipoka qui les avait battus, et celui-ci ne cessait de dire qu'il était plus fort que le capitaine Joubert. Aussitôt entrés dans le village, nous arrachons les drapeaux, et je fais hisser les nôtres au sommet des huttes, le plus haut possible.

L'après-midi, on a procédé au partage du butin : rien que les étoffes, le sel, le tabac et autres objets insignifiants, puisque, comme je l'ai dit plus haut, le reste revient au capitaine. Le reste de la journée, on a dansé, chanté et joué du tambour. Cette journée ne nous coûte que 2 blessés, qui, j'espère, seront bientôt guéris. A ce que nous avons vu, tout le village était entouré de tranchées.

*Jedi, 26 novembre.* — Toute la nuit, nos gens ont encore brûlé de la poudre. Ma mission est terminée ici ; je vais maintenant aller voir ce que Mkali et Kitendoué pensent de tout cela ! Je quitte Kipoka à 7 h. du matin pour arriver à Tumbika vers 1 h. après midi. Pendant presque tout le trajet, nous avons essuyé un orage et une forte pluie qui rendait la marche difficile et avait changé le sentier en un véritable ruisseau.

A Tumbika, Mkali nous renvoie les 5 chèvres qu'il avait volées, et je lui commande d'en envoyer 10 autres à titre d'amende. Je suis certain que ces 10 chèvres seront ici demain. Je lui ai aussi fait dire qu'il se tienne désormais tranquille et ne se mêle plus d'ennuyer les gens du capitaine. Son envoyé faisait une tête !

*Vendredi, 27 novembre.* — Hier, on a fait demander à Kitendoué, comme tribut de guerre, 10 chèvres et 3 étoffes de couleur. A 6 h.  $\frac{1}{2}$  du matin, il envoie, par son fils, n'osant pas venir lui-même, 4 chèvres et 4 moutons et dit ne pas avoir d'étoffes de couleur. Il ment, et je lui réclame 15 chèvres, à raison de 5 chèvres par étoffe. Comme je ne veux pas attendre ici plus longtemps, je lui fais dire de les mener chez le capitaine Joubert.

Mkali s'est empressé de grand matin d'envoyer les 10 chèvres demandées.

A 7 h., je donne l'ordre du départ ; je veux aller coucher chez Nando, pour rentrer demain à Saint-Louis de Mirumbi.

On gravit une haute montagne, très rapide. Au-dessus de ces montagnes, on m'a montré des cavernes dans lesquelles se cachaient Mkali et ses gens lorsqu'ils étaient attaqués. A midi, on arrive au village de Tkali ; il l'a abandonné et nous y trouvons beaucoup de poules. Ce village est situé dans une immense plaine arrosée par la rivière Lufuku et d'autres petits ruis-



Capitaine Jacques.

seaux ; cette plaine est très fertile, et le maïs y est très abondant, de même que le manioc et les patates.

Après avoir déjeuné, à 3 h. on se remet en route, et à 5 h. on arrive au village de Nando, où l'on ne trouve pas un chat. Les indigènes fuient toujours devant une troupe armée. Je m'installe dans la hutte du chef : elle est spacieuse. Je suis content de rentrer demain, car nous avons déjà bien marché. J'aurai fait environ 60 lieues en 12 jours, et je ne suis pas fatigué. Ces 60 lieues d'Afrique en représentent bien 150 d'Europe.

*Samedi, 28 novembre.* — J'ai quitté Nando à 6 h. du matin, et à 9 h.  $\frac{1}{2}$  j'arrive chez Kipili, qui, lui aussi, s'est sauvé. Nous suivons maintenant la route que nous avons prise l'autre jour, en partant en expédition. Le matin, la marche a été difficile, à cause de la pluie tombée la nuit dernière. Tous les villages de la plaine que nous parcourons, et il y en a une trentaine, sont abandonnés pendant notre passage.

A 1 h., j'envoie un courrier au capitaine pour le prévenir de notre retour. Enfin à 2 h.  $\frac{1}{2}$ , j'arrive chez le capitaine Joubert, qui est très satisfait du résultat de mon expédition et me félicite. Il envoie au commandant Jacques un courrier pour lui annoncer mon retour.

Il m'apprend aussi que le commandant a passé définitivement le lac pour se rendre à Mpala, mais on ne sait pas encore où il va se fixer; il a passé ici le 19 novembre. Le Père Coulbois est aussi passé pendant mon absence.

*Lundi, 30 novembre.* — Nous apprenons que le Père supérieur de Mpala accompagne le commandant Jacques, qui va faire un tour à Mtowa, pour trouver à s'installer. Aujourd'hui, on paie les gens de mon expédition.

*Jeudi, 3 décembre.* — Mkali ramène lui-même des chèvres que nous avons laissées chez lui et vient se faire présenter au capitaine par Manda, chef qui habite près de nous. On voit que Mkali a peur. Le capitaine lui ordonne de réclamer huit fusils à Sikalindé.

*Dimanche, 6 décembre.* — Le capitaine part pour Mpala, d'abord pour s'entretenir avec le commandant et ensuite pour y passer la fête de l'Immaculée-Conception. Me voilà donc à la tête de la maison et du village pour quelques jours.

*Lundi, 7 décembre.* — Il pleut maintenant presque tous les jours et presque toute la journée. Ce sont des orages qui annoncent la première période de la massica.

*Mardi, 8 décembre.* — C'est la fête de l'Immaculée-Conception, mais comment la célébrer ici? Je dois surveiller mon poste.

*Vendredi, 12 décembre.* — Je remarque aujourd'hui au thermomètre 21° à 4 h. du soir. Il est vrai qu'il a plu toute la journée. On a environ 4 mois de pluie. Nous buvons l'eau d'un ruisseau qui coule près du boma; aux environs, il y a même plusieurs ruisseaux qui coulent toute l'année; l'eau est claire et fraîche; de temps en temps, j'y prends un bain.

*Dimanche, 13 décembre.* — Le capitaine est rentré de Mpala au quart avant minuit; il n'a pas vu le commandant, qui n'est pas rentré de son voyage de Mtowa.

*Lundi, 14 décembre.* — Kitendoué envoie les 15 chèvres que je lui avais demandées, lorsque j'étais en expédition.

*Mardi, 15 décembre.* — On me dit que Mkali est menacé d'être battu par Sikalindé.

*Jeudi, 17 décembre.* — Nous recevons un courrier de Mpala nous apprenant que le commandant est rentré lundi soir. Il a décidé de s'installer chez le chef Katakai, entre la rivière *Lukuga* et Mpala. Il y a là un poste arabe de Kahenguéré, qui va probablement déménager lors de son installation. Il ne peut aller à Mtowa, tant il y a de postes arabes, et il ne pourrait habiter là sans être continuellement en guerre, car Mtowa est le point de départ de plusieurs routes de caravanes.

*Samedi, 19 décembre.* — Le capitaine est retourné ce matin à Mpala. J'aurais pu l'accompagner, si je n'avais eu à soigner les deux blessés de mon expédition.

*Dimanche, 20 décembre.* — On attend de jour en jour le bateau de Mpala, qui est allé conduire le P. Coulbois au sud du lac, et nous aurons ainsi des nouvelles de Karéma et peut-être des nouvelles d'Europe, car je n'ai encore rien reçu depuis Bagamoyo.

Le capitaine Jacques a acheté le bateau le *Jusufu*, ou Saint-Joseph, qui appartenait aux Pères de Karéma. Il a aussi une autre barque nommée le *Storms*. Mkali renvoie un fusil Remington, qu'il a pu obtenir de Sikalindé; il fait accompagner son envoi de 5 chèvres.

XII<sup>e</sup> LETTRE (1).

*St-Louis de Mirumbi*, le 21 décembre 1891.

MES CHERS PARENTS,

JE regrette beaucoup de n'avoir pu profiter du passage du P. Coulbois, de la mission de Kibanga, chez le capitaine Joubert, pour lui remettre une lettre qui vous aurait donné de mes nouvelles beaucoup plus tôt, et cette lettre vous serait certainement parvenue, car ce Père retourne en Europe pour motif de santé, tandis que la présente lettre, je ne sais si elle parviendra à destination.

Je commencerai par vous dire que je me porte toujours bien, sauf que j'ai attrapé quelques clous, mais ils passeront bien vite, car les légumes commencent à pousser et j'en mangerai beaucoup. Je passe le temps à faire un peu de menuiserie, et imaginez-vous que j'enfile des perles ! Comme nous avons apporté au capitaine Joubert quantité de belles perles, pour les vendre il faut qu'elles soient enfilées, car les indigènes en font des colliers et des bracelets ; ensuite, pour les compter, c'est plus facile. On est en Afrique pour enfiler des perles !

Je me suis arrangé une belle chambre, je l'ai ornée d'un Christ, de cartes d'Afrique, etc., et aux fenêtres, j'ai mis des rideaux d'étoffe de Bombay.

Je me plais toujours bien, et l'Afrique me tente beaucoup ; je ne vais jamais aussi loin que je voudrais, et cependant j'ai circulé dans le Marungu, à cinq jours de marche de chez le capitaine, lorsque je suis allé en expédition.

Ce qui me plaît surtout, c'est l'indépendance dont on jouit en Afrique : on peut aller où l'on veut ; si on désire sortir pour chasser, on n'a que la peine de prendre son fusil, tandis qu'en Europe il faut un permis. Dans un village, si je veux une poule, je la demande et on me la donne ; si je demande des œufs, on s'empresse de me les apporter. La liberté, le grand air, vous savez que tout

1. Cette XII<sup>e</sup> lettre était destinée à annoncer l'envoi du journal et devait être remise au P. Coulbois. Nous la ferons suivre de la relation des derniers événements, qui ont eu lieu du 20 décembre 1891 au 20 mars 1892.



cela me plaît infiniment. Je mange beaucoup plus qu'à la maison. Le capitaine a beaucoup de chèvres et de moutons, environ 60 à 70: tous les jours on en apporte en cadeau; on a de quoi se nourrir. La viande de chèvre est excellente, et comme je la fournis au cuisinier, j'ai soin de m'arranger convenablement. Ainsi, je fais cuire d'excellents rôtis, je m'amuse même à faire des *vitolets* et je crois que je rendrais bien des points à une cuisinière. — On ne se fatigue pas du tout de cette viande, tandis qu'on serait vite fatigué de la viande de bœuf; celle de porc ne vaut rien pour le climat.

Au boma (village fortifié), il y a aussi des poules et environ 70 pigeons. Je mange du riz tous les matins, et je le fais faire au lait de chèvre. Nous avons également de bon pain, assez noir, fabriqué avec du froment récolté ici. Le sel ne manque pas, les indigènes en raffolent et en fabriquent beaucoup. Le tabac est excellent, et je le préfère au tabac d'Obourg; il est récolté par des sauvages qui le vendent à la mission de Kibanga, et cette mission en fournit à Mpala, au capitaine Joubert et à Karéma, en cadeau, bien entendu. Ici ce qui fait plaisir, c'est que l'argent n'a pas cours, les échanges se font au moyen d'étoffes.

Il y a plusieurs ruisseaux près du boma; l'eau est excellente, et j'y prends des bains.

Maintenant que j'ai écrit un peu tout ce qui me passait par la tête, je vais continuer mon journal, mais sans entrer dans les petits détails, car, à mon retour en Europe, je n'aurais plus rien à raconter, et puis ma lettre serait absolument trop longue.

*Mercredi, 23 décembre.* — Le capitaine Joubert rentre ce matin de Mpala à 11 h.  $\frac{1}{2}$ . Il m'apprend que le capitaine Jacques compte partir pour sa nouvelle résidence le jour de la Noël. Docquier a eu la fièvre, de même que Renier, celui-ci pendant tout son séjour à Mpala. Un Père de Mpala viendra dire la messe le jour du nouvel an.

*Mardi, 29 décembre.* — Le bateau de Mpala est de retour. Il apporte au capitaine une partie des fusils qui

sont arrivés de Quilimane. Il y en a 16 caisses, que Mgr Lechaptois a amenées de Kituta. C'est déjà un commencement; espérons que le reste suivra bientôt avec tout ce que le capitaine Joubert a demandé. Il doit arriver 100 fusils Gras, 100 Remington et 100 à baguette.

Avec les porteurs de fusils Gras, je vais former une compagnie, leur apprendre l'exercice, et les faire marcher comme de véritables soldats. Ce sera une nouveauté pour le pays, et je vais faire concurrence aux soldats du commandant Jacques.

Une partie de ces fusils sont déjà arrivés; j'en ai pris un et me suis fabriqué des cartouches. Pour ma compagnie, je choisirai les meilleurs tireurs.

Le bateau n'apporte pas de courrier pour nous, mais il y en a un pour le commandant Jacques. Il est probable que mes lettres sont dans le paquet; je les recevrai dans quelques jours. On annonce de Karéma la mort du P. Pruvot, arrivée le 29 novembre dernier. C'est le Père que j'avais rencontré en allant à Mpala.

*Mercredi, 30 décembre.* — Le P. Van Oost arrive de Mpala l'après-midi, mais à pied, avec les enfants qui ont été baptisés le jour de Noël.

*Jeudi, 31 décembre.* — Voici donc la fin de l'an de grâce 1891! Je regrette de ne pouvoir passer la soirée à Namur pour enterrer 1891. — Ce n'est rien, les amis l'enterreront pour moi, comme je le fais ici.

*Vendredi, 1<sup>er</sup> janvier 1892.* — Après la messe, nous nous sommes fait nos souhaits: au capitaine Joubert, pour l'heureuse naissance d'un fils. Nous buvons une bonne bouteille à cette occasion et quelques verres de Hasselt. Comme cela, nous mettons l'année 1892 en circulation.

Des gens du Marungu amènent 6 chèvres, en demandant des soldats pour les aider à faire la guerre à des voisins; nous les envoyons se promener. Ce pays de Marungu ne renferme que des gens qui cherchent à se manger entre eux. Tous les jours il y a de ces histoires. Il a plu toute la journée: joli commencement d'année.